



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Nous serions bien embarrassées si, pour recueillir les modes, il fallait porter nos observations vers les salons de Paris, car ils sont déserts aujourd'hui, et on ne voit aux grands appartemens que volets fermés, indiquant le séjour du maître à la campagne ou aux eaux. Les théâtres ne sont point vides malgré l'extrême chaleur, car les étrangers, les provinciaux affluent toujours dans ce moment, et, grâce à eux, les acteurs ont un public et les marchands des chalands. On fait même de jolies choses pour les modes, et, en dépit de ce que l'on appelle *la saison morte*, les modistes, les couturières, les magasins d'étoffes, trouvent à exploiter le goût de la parure et de la nouveauté. Nous mettrons cependant en première ligne dans ce moment les linge-ries; là est la séduc-

tion de toutes les sociétés, de toutes les toilettes, de tous les momens de la vie; et telle femme résistant aux bijoux de Fossin, refusant de prêter son visage aux jolis chapeaux d'Herbaut et restant inattaquable à l'attrait des blondes et des soies, telle femme se trouve sans courage devant une fraîche chemisette de batiste, un col des Indes, une pèlerine brodée, étalant leur perfide simplicité aux magasins de *la Cauchoise**, et s'y dévoilant avec toute la perfection qui appartient à cette maison distinguée, particulièrement par la cour, et fournissant à plus d'une sommité de notre grand monde. Ce qui fait la réputation, la vogue, ce qui attire, fixe et ramène, est bien certainement la propriété des magasins de *la Cauchoise*, et en les citant dans un moment où le genre de nos toilettes est tout dans leurs attribu-

* Rue Saint-Honoré, près Saint-Roch.

tions, nous pensons être agréables à toutes les femmes élégantes qui, loin ou près de Paris, désirent une heureuse indication qui vienne fixer leur choix.

Puisque nous parlons de recherche en lingerie, nous placerons ici la description d'une jolie toilette du matin que portait M^{me} B.... pour faire ses visites de départ. Son peignoir en batiste unie avait au-dessus de l'ourlet une rivière à jour d'un doigt de hauteur; au bord de l'ourlet, sur les devans, le bas du jupon et tout autour des pélerines, une petite garniture de batiste festonnée à crêtes de coq et plissée si finement qu'il semblait que la garniture fût dessinée. Le bas des manches était plissé jusqu'aux coudes, et séparé par trois bracelets formés d'une rangée de rivières haute d'un doigt. La pélerine était double, plus, un collet rabattu, ce qui dispensait de chemisette; aussi ne portait-elle qu'un simple ruban à carreaux paille et blanc, noué en sautoir. La ceinture était en batiste encadrée de rivières à jour et fermée par trois boutons dont la tête était ornée d'un petit camée. Deux petits boutons semblables fermaient les poignets. Sous ce peignoir, dont les devans flottaient ouverts, était un jupon en batiste garni de deux volans pareils, plissés et ayant une rivière à la tête. Un chapeau en paille d'Italie, orné de deux plumes paille et de rubans blancs; des bottines en gros de Naples couleur poussière; un parasol en gros de Naples blanc, ayant un manche en bois de sandal.

— Une autre toilette du matin était composée d'un peignoir en organdi broché, à petits bouquets, et entouré sur les devans et les pélerines d'une ruche en tulle à points d'esprit. Une ceinture en large ruban lilas glacé blanc et frangé en blanc était nouée sur le côté. Une petite écharpe en gaze blanche n'ayant au bord qu'une légère ligne lilas rappelant la ceinture, et, sur une capote en paille blanche, une branche de lilas des Indes placée très de côté et retom-

bant sur la passe. Les manches du peignoir étaient très-froncées au poignet, et garnies dessus par une petite ruche.

— Les toilettes que les jeunes personnes portent dans la maison sont, pour la plupart, composées d'une robe-guimpe à corsage tendant, ou avec pélerine. Ces robes, en petites étoffes blanches brochées, ou à mille raies, ou le plus souvent en jaconas fond blanc, à petits dessins, sont toujours accompagnées du petit tablier en gros de Naples écossais. Pour une jeune fille blonde, rien de joli comme une robe blanche avec tablier lilas à carreaux blancs et lilas, et un ruban lilas noué autour du cou. En général, on assortit toujours le ruban de cou au tablier. Quant à la façon des petites poches, elle varie à l'infini; on les garnit de ruches, de broderies, de passementerie; lorsqu'elles sont en dessous du tablier, on comprend qu'il n'y a que la fente qui est garnie.

— Sous les chapeaux habillés, on voit de petites guirlandes de fleurs très-légères disposées autour du visage comme la ruche des petits bonnets. Aux jeunes figures, rien ne sied mieux que cet ornement. Des petites clochettes d'un bleu très-pâle, avec le cœur blanc, sont une des plus jolies choses.

— On a même des bonnets dans ce genre, ayant une légère guirlande de roses sans feuilles entourant le visage, et au-dessus de cette guirlande, une blonde peu large, afin de ne pas la dépasser et retomber vers la figure. Ces bonnets doivent se placer très en arrière, afin que la guirlande se trouve au pied de la natte de cheveux.

— Les nœuds de ruban ne sont point exclus des coiffures d'été; c'est encore une chose très-jolie que deux petits *pompons* de ruban rose ou bleu placés de chaque côté du front. Les femmes moins jeunes portent des nœuds couleur de cheveux, ce qui simplifie beaucoup la coiffure, et lui donne de suite un aspect de recherche

qui est très-commode pour les toilettes de campagne.

Les fichus à la paysanne s'emploient avec tout genre de toilette. Pour les robes en jaconas ou mousseline négligées, on adopte un fichu à la paysanne en organdi ou en mousseline unie, garni de dentelle anglaise ou de tulle à points d'esprit. Pour plus grande toilette, ils sont couverts d'un semis brodé au plumetis et garni de maline; puis enfin, pour s'allier aux robes de soie ou de riches étoffes, on fait des fichus en application de Bruxelles et garnis d'une dentelle du même style.

— *Toilettes de petite fille.* La mode des robes ouvertes a gagné jusqu'aux toilettes des enfans; on leur fait de petites robes en jaconas ou mousselinette blanche, ouvertes sur le devant et garnies d'une petite valenciennne. Ce genre va très-bien avec les pantalons, qui sont toujours la base des costumes de petites filles. Elles portent beaucoup de pèlerines rondes, et presque toutes ont un ruban noué autour du cou.

Un raffinement de luxe dans la toilette des petites filles se trouve dans des tabliers de batiste blanche, brodés tout autour sur les poches et sur les épaulettes, et garnis partout de dentelle. Ce petit accessoire coûte beaucoup et ne convient qu'aux enfans très-élégans, car ces tabliers ne peuvent être faits en étoffe commune.

— Les guêtres sont aussi un grand objet de luxe pour les enfans; puis les tout petits et gentils parasols qui leur donnent l'air de petites fées et les chapeaux de paille à grands bords ronds, ou les capotes à coulisse en batiste blanche ou écrue.

Les gants en fin fil d'Ecosse à jour sont préférables aux gants de peau pour les enfans.

REIMS PITTORESQUE,

ANCIEN ET MODERNE.

Il ne suffit pas de dire que les femmes sont moins frivoles qu'on ne les en accuse; qu'elles sont aptes à d'autres études qu'à celles de leur ajustement et de quelques arts dont elles ignorent les principes et le fini; il faut le prouver; et ce journal qui leur est consacré, en ne les entretenant pas uniquement des ouvrages futiles qu'on leur reproche de préférer, démontrera la solidité de leur goût.

Ce n'est pas que nous blâmons la littérature facile, ni que l'instruction nous semble devoir arriver accompagnée d'ennui; mais la vérité, quand elle est bien dite, a des charmes qui peuvent balancer ceux de la fiction; et les annales d'une province qui fait partie de notre pays offrent au moins autant d'intérêt que les aventures de deux amans qui n'ont jamais existé, et qui sont parfois les fruits d'une imagination fausse, terne, étroite, appuyée sur une ignorance profonde des passions, du cœur humain, des mœurs et de l'art de s'exprimer. D'ailleurs, le *moyen âge* n'est-il pas de mode? En nommant *Reims*, ne voyons-nous pas apparaître le *fier Sicambre* courbant la tête devant Remi, mais soumettant son cœur à Clotilde... à Clotilde, dont nous tenons cette coiffure d'un genre si sévère, si artistique, et qui exige tant de jeunesse et de beauté! C'est à Reims que nos aïeules admirèrent pour la première fois ces deux tresses d'un blond un peu ardent, encadrant comme dans de l'or des joues colorées et des tempes blanches et unies comme de l'ivoire.... La terrible marque désignée sous le nom de *patte d'oie* ne se dessinait point sur les tempes de cette reine; tout ce que les sculpteurs ont osé faire a été de donner un *piéd d'oie* à quelques-unes des souveraines qui lui ont succédé, comprenant que le surnom de *Edaïque* n'était rien en comparaison de

celui de *ridée*. On ignore encore si c'était pour indiquer d'une manière délicate l'âge de ces princesses que le statuaire transporta du haut en bas cette preuve des ravages du tems, et si ce fut par respect que l'on nomma alors *piéd* ce que nous appelons *patte*. Les auteurs qui dans ce moment-ci compulsent les archives de la Champagne ne nous laisseront pas dans le doute à cet égard, et nous saurons à quoi nous en tenir sur l'adresse et la courtoisie que l'on mettait en œuvre à cette époque pour faire tolérer la vérité aux femmes sur certains points. En attendant cette importante découverte, les auteurs du *Reims pittoresque* nous donnent d'abord l'histoire de l'*Hôtel-de-Ville* de cette antique cité, qui, vu les tems, disent-ils, est devenu en tout lieu le monument par excellence, et celui auquel se rattachent le plus d'idées. Nous l'avons vu de nos jours : *le parois*, c'est la table dressée dans une salle de l'*Hôtel-de-Ville*.... Ce n'est pas que nous croyons que les choses se passèrent ainsi au siècle de Clovis ; mais en intitulant leur livre *Reims ancien et moderne*, les auteurs ont voulu satisfaire les amateurs du passé et du présent ; c'est ainsi que leur dédicace est adressée au *Public souverain*, que pourtant ils ne traitent que de *Monseigneur* et d'*Altesse*, quand il eût été conséquent de lui dire : *Sire* et *Votre Majesté*. Cette demi-concession n'est pas moins habile que la dédicace n'est spirituelle, et nous a donné bonne opinion des textes qui accompagnent les dessins lithographiés très-finis dont cet ouvrage est orné. Nous avons remarqué, dans celui de ces dessins qui représente l'*Hôtel-de-Ville*, la campanille qui s'élève sur le principal corps du bâtiment, et dont l'élégance mérite des éloges. L'horloge que l'on y a placée, véritable chef-d'œuvre de l'art, est sortie en 1826 des ateliers de l'école de Châlons-sur-Marne.

Un magnifique arc de triomphe, que l'on croit du tems d'Auguste, a fourni le

sujet de la seconde vignette ; il fut longtemps enterré sous les remparts de la ville, et n'est pas entièrement déblayé. Comme tous les monumens antiques, il a donné lieu à une foule de dissertations ; mais il est probable que la plus intéressante est celle que nous venons de lire dans le *Reims pittoresque*. On y trouve plus de choses sur l'état de la Gaule avant l'occupation romaine que dans beaucoup de gros livres ; et plus d'une femme, accoutumée à ne considérer Reims que sous le rapport de ses *nonnettes* et de ses *poires tapées*, sera toute surprise en apprenant que cette ville peut se placer dans son imagination à côté de Rome, puisqu'elle a été fondée par les partisans de *Rémus* fuyant la colère de son frère, devenu son assassin ; car ce n'est pas d'aujourd'hui que le goût de régner s'est manifesté par des façons brutales.

Deux portraits et deux biographies font connaître MM. Rainssant et Bergier, illustres Rémois. Le premier se distingua comme médecin, et surtout comme antiquaire, lorsqu'à la demande de Louvois Louis XIV lui eut confié la garde de son cabinet des médailles, à Versailles. Mais ce qui nous a donné pour lui une considération particulière, c'est la manière dont il soutint une thèse sur *les Philtres propres à inspirer de l'amour*. Malheureusement cette thèse est aussi difficile à trouver aujourd'hui que les breuvages qui en fournirent le sujet. Nicolas Bergier, savant laborieux et consciencieux, en écrivant un livre sur *les grands chemins de l'empire romain*, a composé un des ouvrages les plus intéressans de l'époque, et qui sert à prouver qu'il n'y a point de matières arides quand on sait les traiter avec esprit. Cette réflexion doit s'appliquer au texte du *Reims pittoresque*, aussi amusant qu'il est instructif, et nous n'en avons pas été surpris en apprenant que M. Louis Paris consacre à l'illustration de cette entreprise une partie du tems que lui laissent ses travaux comme bibliothé-

caire-archiviste de la ville de Reims. Déjà connu par d'importans travaux historiques, M. Louis Paris joint à des études dont s'honorerait un vieux savant l'énergie et l'élégance, le piquant et la légèreté de style d'un jeune écrivain, et il n'est point d'heures qui passent avec plus de rapidité que celles employées à s'instruire en le lisant.

On souscrit à Paris, dans tous les dépôts d'ouvrages pittoresques.

La Comtesse DE BRADI.

Littérature.

« Notre siècle est essentiellement prosaïque. Il nous faut du positif. » A travers la sécheresse, l'aridité de ces deux phrases qui retentissent aujourd'hui par tout notre monde, il y avait témérité peut-être à hasarder une publication toute empruntée aux exaltations de l'esprit, aux rêveries du cœur, aux illusions du génie. Devant cette société savante envahie par la politique et le scepticisme, la poésie semblait devoir replier ses ailes dorées et rendre au ciel ses célestes inspirations. Mais à l'instant où elle paraissait s'échapper de nos régions ingrates, une main habile et généreuse a ressaisi son voile aux mille nuances, s'est rendue l'écho de ses chants harmonieux, a compris que, pour les recueillir, il était encore des âmes passionnées, des imaginations prêtes à vibrer pour elle, une postérité qui serait glorieuse de posséder les plus heureuses innovations : le dix-neuvième siècle eut sa lyre, et la *Revue Poétique* fut créée.

Mais elle fut créée avec le tact et le goût qui conviennent à notre époque ; elle se plia à nos besoins d'originalité, de variété, s'entremêla de quelques compositions en prose, offrit une piquante analyse des meilleurs ouvrages qui s'élevaient auprès

d'elle, et devint enfin le miroir fidèle des plus poétiques inspirations de nos jours. Comme tout ce qui paraît, les premiers numéros eurent l'éclat de la nouveauté, mais, à l'inverse de ce que nous voyons trop souvent, son succès s'accrut avec chaque nouvelle livraison, et aujourd'hui une supériorité, un intérêt non contesté, placent la *Revue Poétique* au premier rang de nos productions littéraires. Pour justifier cette opinion, nous regrettons de ne pouvoir citer une partie des mélanges piquans qui composent cet ouvrage. Nous voudrions rapporter quelques fragmens de ces tragédies inédites où l'infortune de Jeanne Gray, la catastrophe de la maréchale d'Ancre sont représentées dans tout leur drame historique ; puis, auprès de ces tristesses du souvenir, nous voudrions placer la *Préface d'un roman*, où, dans une introduction pleine de verve et de chaleur, M^{me} Tastu appelle au secours de la pensée « la rime, la mesure et tous leurs bruits frivoles, » comme si la muse française ne pouvait se soumettre aux froides exigences de la prose. Ah ! quel bonheur ! j'ai perdu mes amis ! par M. Naudet, est d'une gaité philosophique qui fait contraste avec l'*Incendie de Westminster*, ode que l'on pourrait surnommer une superbe horreur, tant M. Berton a répandu de force, d'énergie et de vérité dans le tableau de ce monstrueux incendie dont la flamme semble avoir pénétré jusqu'au cœur du poète, pour animer la peinture de cette nuit où il nous montre

La Tamise enflammée

Roulant vers l'Océan son onde transformée
En phlégeton vomi par le courroux des dieux !...

La lave à flots pressés bondit à sa surface...

Dans l'horreur de son lit grondent mille volcans !

L'air s'embrace ; étoilé, le front des cieux s'efface

Sur un rideau sanglant qui tournoie, et menace

Des cercles de l'enfer les fastes anglicans...

Pour se reposer d'une si brûlante narration, on aime à trouver, à quelques pages plus loin, des stances pleines de

charme et de douceur qui échappèrent aux jeunes amours de Jacques I^{er} d'Ecosse, lorsqu'après avoir été enfermé dix-huit ans au château de Windsor, il arriva à l'âge d'homme avec toute l'énergie, la pitié, la sensibilité qu'on acquiert à l'école du malheur. Son ame, toute pure et aimante, s'élançait au-delà des grilles de sa prison pour demander à vivre et à aimer; il se livre à des visions fantastiques, il se sent poète, et, un peu plus tard, il retrace dans un poème intitulé *King's Quair* son amour pour lady Jeanne Beaufort.

« Suivant ma coutume, dit-il, je m'étais levé dès l'aube pour échapper à ma lugubre insomnie. Désespérant de toute joie, à bout de sinistres réflexions, j'allai machinalement à la croisée attacher mes regards sur cette terre dont j'étais retransché.

Là s'étendait au pied de la tour sombre
Jardin riant, où de jeunes ormeaux
Sur le gazon rafraîchi de leur ombre
Dressaient jaloux trois lignes de berceaux.
Les enlaçait odorante aubépine,
Si qu'à son oeil l'indiscret qui chemine
Vers ce rempart n'y trouvait de cresseneaux.

C'était en mai, gente saison des roses
Que tout amant adore dans son cœur,
Esgaudissant, florissant toutes choses,
Doux rossignol, calendes de bonheur
Ont commencé pour toi! comme nous chante:
Arrière, hiver! viens, saison bienfaisante,
Soleil d'été, verse-nous ta chaleur!

O Dieu! pensai-je en cette rêverie,
Serait amour trésor si précieux,
Si noble loz et puissante féerie?...
Tout ce peuple aime... et tout est joie en eux!...
Amour va-t-il, comme ez livres encore;
Amollissant tous les cœurs qu'il efflore
Et tient lacés en de magiques neuds?

Dessus notre amé a-t-il telle maîtrise?
Ou ce pouvoir ez livres si vanté
N'est-il qu'un songe, une amère faintise?
Oh! si tel est son domaine enchanté,
Qu'il ait souci de tout ce qui respire,
Pauvre captif, qu'ai-je fait pour son ire
Quand ces oiseaux fêtaient la liberté?

Lors apparut, merveille des merveilles,
La fleur des fleurs adonnant ce jardin,

Dame de haut!... Deux suivantes, pareilles
En leurs atours, allaient en son chemin;
Puis sur ses pas jouait preste levrette.
Qui d'un beau col agitait la clochette
Et de plaisir bondissait sous sa main.

Mais elle! ô ciel, qui ferait sa peinture?
Roses et lis pour son teint définir
Ne diraient prou; l'or de sa chevelure,
Natté de perle, émeraude et saphir,
Et son collier, mignonne orfèvrerie,
Et son corsage, et sa robe en soierie,
Ouverte au pied pour ses pas affranchir,

Qui les peindrait? En elle était jeunesse,
Traits délicats reflétant la bonté,
Charmes qu'encor rebaussait la richesse;
Mais de son cœur sagesse et dignité,
Tous ses trésors, nul, fors Dieu, peut le dire:
Qui lui versa d'un rayonnant sourire
Tout ce qu'en tient la mortelle beauté.

Nous regrettons d'arrêter sitôt ces notices pleines d'intérêt sur le poète-roi, mais nous nous sentons attirés par cette ballade remplie de naturel et de simplicité dans laquelle Goethe nous fait apparaître le Roi des Aunes, et communique enfin à notre vieille philosophie la terreur de ce pauvre enfant

Au doux visage
Que la peur a décoloré,

Nous citerons dans un autre article cette agréable traduction de M. Auguste P...; nous voudrions encore nous arrêter sur ces vers flatteurs qui, du fond d'une prison d'état, sont venus porter à M^{me} Hermance Lesguillon un souvenir de la muse de M. de Peyronnet. Nous voudrions aussi citer tout en entier le *Fantôme du Tropique*, par Antony Béraud; la *Jeune Fille*, par Jules Lacroix; la *Dernière Heure du Juif errant*, traduit de Schubart; mais limités par l'espace, nous devons nous borner à résumer dans un seul éloge tous les articles remarquables que renferme la *Revue Poétique*, et pensant qu'une composition de femme a les premiers droits dans nos colonnes, nous placerons ici le *Mariage d'une jeune Reine*, par M^{me} Desbordes-Valmore, ce

poète du cœur, ce génie des plus douces sympathies, de la douleur et des amours.

LE MARIAGE D'UNE JEUNE REINE.

Cache bien cette fleur,
C'est le don de ma vie!
Elle sera suivie
D'absence et de douleur.
Adieu! leur bal commence;
Sauvons-nous dans la danse:
Te regarder ce soir,
C'est le ciel sans l'espoir...

Autour de nos adieux que la foule est nombreuse!
Quelle musique étrange a tinté dans mes pleurs!
Que notre deuil a pris de pompeuses couleurs!
C'est vrai. Ne dit-on pas: «Qu'une reine est heureuse!»

Ta pâleur nous trahit,
Je sens qu'on nous regarde;
Que ta raison te garde
Du mal qui m'éblouit!
Plait-il?... Le bruit m'enivre.
Je n'ai le tems de vivre,
Ni le tems de mourir!
Être reine et souffrir!

Autour de nos adieux que la foule est nombreuse!
Quelle musique étrange a tinté dans mes pleurs!
Que notre deuil a pris de pompeuses couleurs!
C'est vrai. Ne dit-on pas: «Qu'une reine est heureuse!»

Sur la vitre qui luit
Regarde cette étoile;
On dirait sous un voile
Notre bonheur qui fuit!
Cette nuit me fait reine!
Vers le rang qui m'entraîne
Qu'ils sont lourds mes tourmens,
Couverts de diamans!...

Autour de nos adieux que la foule est nombreuse!
Quelle musique étrange a tinté dans mes pleurs!
Que notre deuil a pris de pompeuses couleurs!
C'est vrai. Ne dit-on pas: «Qu'une reine est heureuse!»

Sous nos pieds délirans
Sens-tu couler les heures?
Oui, tu pleures! Tu pleures,
Et toi seul me comprends!
Va-t'en! Dieu qui m'écoute
Sèmera sur ma route
Nos sermens sans remord
A mon doux lit de mort!...

Autour de nos adieux
Que la foule est nombreuse!
Voit-on bien dans mes yeux
Qu'une reine est heureuse?

MARCELINE VALMORE.

* *La Revue Poétique*, au bureau de la librairie orientale et française de Mme V. Dondey-Dupré, éditeur, rue Vivienne, n° 2.

La Chaîne.

A ce mot trouvé autrefois dans un journal de femme, on se fût attendu à quelque gracieuse et érotique narration sur les chaînes de l'amour, les chaînes de roses, les chaînes dorées, et tout ce cortège de fadeur qui formait le dictionnaire des amours et des galanteries du dix-huitième siècle. Aujourd'hui ce n'est plus cela; nous voulons bien encore des chaînes, mais des chaînes affreuses, indestructibles, des chaînes se rouillant sous d'horribles tortures, rivées par la main du bourreau et faisant vibrer toutes nos fibres sous leur infernal ébranlement. Il ne nous faut plus de Céladons couchés sous les fleurs et chantant aux rives fleuries leur douloureux martyre, mais des êtres atroces, possédant l'énergie du mal, ayant le crime stigmatisé sur le front, revêtus des insignes de la réprobation, offrant sous la livrée du vice une nature préparée à la vie, à la mort, à toutes les épreuves de douleur, et tout-à-fait excentrique dans sa bizarre création.

Pour de tels tableaux l'imagination se plaît à s'é mouvoir aujourd'hui, aussi devant une semblable aberration de nos goûts, on ne peut s'étonner de trouver ici quelques mots sur la chaîne de forçats partie de Bicêtre la semaine dernière, surtout lorsqu'ils doivent amener l'épisode de l'apparition d'une femme parmi les spectateurs de cet horrible drame, et que l'on reconnaîtra dans cette femme une illustration de notre époque.

Ce fut au milieu d'une cour de Bicêtre, cour bordée de cachots, à travers les grilles desquels on voyait à mi-voilées par les réseaux de fer des figures atroces qui laissaient échapper des vociférations dégoûtantes, ce fut au milieu de cette cour ou retentissaient des chaînes préparées comme une longue arête pour accoupler les malfaiteurs groupés devant le billot sur lequel ils inclinaient leur cou, pour

y laisser river le collier de fer, horrible sécurité de leurs gardiens ; ce fut devant ces instrumens de galère, cette atmosphère de crime, ces hurlemens de cynisme et de rage, ce public de voleurs et d'assassins, présidant derrière leurs barreaux au supplice de leurs camarades, ce fut devant toutes ces monstruosités qu'on aperçut un être tout gracieux de formes et de manières, trahissant sa féminine nature sous la recherche d'une redingote de velours noir, artistement plissée autour de la taille, d'un large pantalon en couil gris, dérochant presque entièrement un petit pied serré dans une jolie guêtre grise, puis, pour compléter ce costume masculin, un chapeau de jonc s'harmonisant à merveille avec des cheveux à la Périnet, et n'enlevant rien à tout ce qu'une physionomie assez pâle, de grands yeux pleins de génie et de passion, pouvaient inspirer de curiosité et de surprise dans une semblable circonstance.

N'était-ce pas vraiment prodigieux, inexplicable, de voir parmi les spectateurs de cette sinistre exécution une jeune et jolie créature, dont les émotions auraient dû se briser sous une horrible terreur, considérer sans palpiter et sans frémir l'homme dégradé jusqu'à la brute et la loi exerçant sur le vice ses plus hideux châtimens ? Tout cela est mille fois en dehors des délicates et douces compréhensions de la femme, et celle qui eut le courage d'affronter ce révoltant spectacle dut espérer sans doute que son sexe resterait ignoré, ou dans un élan de sa fougueuse imagination, aura-t-elle été chercher une inspiration poétiquement cruelle. Si cela était ainsi, quelque nouvelle composition nous révélerait bientôt quel fut

le moteur de son extraordinaire apparition. Mais n'a-t-elle pas à redouter d'avoir sacrifié au génie l'intérêt qu'inspirent des sentimens plus modestes et plus tendres, et ne craint-elle pas que le contact de pensées trop hardies dans le cœur d'une femme n'altère le charme de sa nature, comme la fleur perdrait la pureté de son parfum si elle venait s'entremêler un instant aux plantes vénéneuses du désert. C...

Théâtres.

OPÉRA. — La rentrée de M^{lle} Taglioni avait attiré la foule à l'Opéra. Depuis long-tems la salle n'avait offert un aussi beau coup-d'œil : tout ce que la campagne et les eaux nous ont laissé de femmes élégantes s'était réuni pour rendre à la Sylphide l'hommage qui lui est dû ; c'était une des belles soirées de cet hiver, à trente degrés de chaleur près. Auguste Albert était chargé du rôle de James ; ceci serait tout-à-fait sans intérêt si nous n'y trouvions pas l'occasion de signaler l'heureux essai de ce jeune homme dans la pantomime.

A la fin du spectacle, les applaudissemens, qui ont redoublé, ont rappelé M^{lle} Taglioni pour recevoir les bouquets et les braves qui sont partis de tous les côtés de la salle.

A ce Numéro est jointe la planche 1179.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec dix gravures par mois.
 Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9f. — Départemens, 9f. 50 c. — Etranger, 10 f.
 Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
 On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
 Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE DONDÉY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Modes de Paris.

25. Juillet 1835.

N^o 277



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Capote en gros de Naples de M^{me} Larchette rue Châteaul, 3.

Redingote en Batiste de Laine des M^{mes} de la Caravane rue Richelieu, 86.

Mess^{rs} F. & J. Fuller N^o 34 Rathbone Place, London